

*Quand je pense à toi, je vois une petite fille perdue au milieu des grandes personnes, des lieux de mon passé surgissent, j'attends que les mots arrivent. Quand je pense à toi, je vois le monde depuis ma fenêtre de banlieue, je vois la gare, je vois l'hôtel espagnol de Guadalajara, je vois mon séjour dans une famille en Irlande.*

*Quand je pense à toi je vois un petit monde. Un petit monde de banlieue. Des rues qui s'étirent entre des immeubles scellés dans la terre qui se font face et se tournent le dos en même temps. Des barres d'immeubles, c'est le terme utilisé. Masses verticales tapissées de blocs rectangulaires gris, noirs et blancs. Des vitres qui s'animent tristement avec les rayons de lumière et se détachent d'un coup de ces fenêtres inertes.*

*Premières rêveries.*

*Tu t'ennuies.*

*Le petit bois de ta ville, c'était la, ta, grande aventure. Tu n'aimais pas marcher, tu n'aimais pas sortir. Il fallait grimper, faire des efforts. Et sans crier gare dans tes orteils, tes talons, tes mollets, tes jambes, ta poitrine, ton cou, ton visage, une incroyable envie de courir, bouger, crier, chanter, ... tu respirais à fond, tu adorais l'odeur des feuilles, de la terre, ... ça remplissait tes narines .. et tu n'étais plus que ça, ces odeurs.*

*Quand je pense à toi, je vois la gare. Tu étais persuadée que la gare marquait la fin du monde connu. Mais ce qui t'inquiétait beaucoup et vraiment à chaque fois que nous descendions du train, c'était les rails qui continuaient pourtant vers un au delà. Tu imaginais alors un ailleurs forcément interdit et méchant, fait d'hommes esclaves qui cassaient des pierres, d'autres qui les entassaient au milieu des rails qui entouraient nos villes. Mais impossible de distinguer quoi que ce soit. Tu restais sur le qui vive, avec l'envie folle d'un jour de ne pas descendre à ta station et te lancer dans le gueule du loup.*

*Quand je pense à toi, je te vois scotchée devant la télévision, véritablement avalée dans la télévision. Tu y entrais sans t'en rendre compte, plus de salon, plus de salle à manger, plus de famille, plus de ville mortelle. Le pied ! Tu les oubliais, tu t'oubliais !*

*Quand je pense à toi. C'est l'été près de Guadalajara en Espagne. C'est un été de pays où il fait chaud, très chaud. Tu as huit, neuf ans et tu vaques comme si tu étais une grande dans l'hôtel des amis de ma mère. Tu es une petite fille aux cheveux longs, lisses et roux. Tu as le visage emplis de tâches de rousseur, les dents de devant légèrement écartées. Tu es une petite fille sans maman et sans papa qui a été recueillie là. Tu as de nouveaux habits, les tiens étaient trop chauds, enfin c'est ce que tu racontes. Cet été là, tu portes le plus souvent un corsage blanc à dentelle dans l'encolure, pas de manche et une petite jupe fleurie avec des volants. Le matin, tu te précipites à la cuisine de l'hôtel. Conchi te donne l'autorisation de porter des plateaux pas trop lourds dans la salle. Conchi c'est ma nouvelle maman. Tu marches dans la salle du restaurant. Tu es la personne la plus importante du monde, tu en es sûre. Tu as une tâche immense à faire, poser le pot de sucre en poudre sur la table des clients, ou de minuscules pots de confitures. Celle que tu préfères c'est la confiture à l'orange amère. Les personnes admiratives (tu es petite et pourtant tu travailles comme les grands), te remercient et tu réponds en espagnol, c'est ta nouvelle langue, tu la parles couramment, « de nada ».*

*Joëlle*